

TELS PÈRES TELS FILS

DEUX VICÉS À DÉTRUIRE

Quand on étudie l'histoire, on ne peut s'empêcher de constater que les peuples restent à peu près ce que la nature les a faits, et conservent les défauts comme les qualités de leurs ancêtres. Il en est de même naturellement des familles et des individus où l'on retrace souvent, de père en fils, pendant plusieurs générations, un trait distinctif du corps, de l'esprit ou du caractère.

C'est ce qu'on appelle l'atavisme, principe étrange qui se manifeste d'une manière si curieuse dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique.

On retrouve souvent, en remontant le cours de plusieurs générations, le défaut, la qualité ou le talent qui caractérisent un homme célèbre.

Ce trait saillant caractéristique peut sembler disparaître parfois d'une famille, mais, tout à coup, il reparaît d'une manière éclatante.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'un homme ne puisse pas modifier son caractère ou extirper de sa nature certains vices, certaines passions et en préserver par là ses descendants. Non, certes, et c'est le mérite, le grand mérite des saints, des hommes vraiment vertueux de réussir à détruire dans leur âme les germes du mal.

Mais laissant de côté les passions et les vices ainsi que la question de responsabilité qu'ils soulèvent, il n'y a pas de doute qu'on trouve l'atavisme partout et souvent sous les formes les plus intéressantes, les plus curieuses.

Il y a des familles où l'on se transmet de père en fils une verrue, une tache, une difformité quelconque, un nez camus ou rebondissant, une manière originale de marcher ou de parler, ou un talent spécial, une faiblesse quelconque intellectuelle ou matérielle. Quoique la civilisation modifie considérablement un peuple, cependant on retrouve presque toujours chez lui certaines dispositions de l'âme ou de l'esprit qui caractérisaient ses ancêtres.

Ainsi, César raconte dans ses *Commentaires* que les Gaulois étaient très curieux, que lorsqu'un étranger venait au milieu d'eux, ils se réunissaient autour de lui pour lui faire toutes sortes de questions sur le pays d'où il venait.

Il dit aussi qu'ils aimaient beaucoup à parler, à pérorer.

Qui dira que les Français, leurs descendants, ne sont pas encore curieux et n'aiment pas à parler, à pérorer.

Ces observations m'ont été inspirées par la lecture des deux volumes de Parkman sur le vieux régime.

M. Parkman cite l'opinion de Kalm, botaniste suédois qui visita le Canada vers 1750 et fit le portrait suivant des Canadiennes :

Les femmes en général sont jolies ; elles sont bien élevées et vertueuses, avec un sans-gêne innocent qui leur sied très bien. Elles portent de très beaux vêtements le dimanche, et bien que les autres jours elles n'apportent guère de soin à leur toilette, elles donnent cependant beaucoup d'attention à leur coiffure, leurs cheveux étant toujours frisés et poudrés et ornés d'épingles et d'aigrettes brillantes. Elles s'occupent volontiers de tous les travaux du ménage ; et j'ai vu avec plaisir les filles des gens de la haute classe et du gouverneur (de Montréal) lui-même vêtues sans trop d'apparat et inspectant les cuisines et les caves pour voir à ce que le service fût fait comme il devait se faire. Ce que je viens de dire du soin trop assidu qu'elles apportent à leur coiffure s'applique à toutes les dames dans toute l'étendue du Canada. Leurs cheveux sont toujours frisés, même lorsqu'elles sont chez elles, vêtues simplement... Les jours où elles font ou reçoivent des visites, elles s'habillent avec tant d'éclat que l'on est porté à croire que leurs parents occupent les postes les plus élevés dans l'Etat. Elles n'en re-

cherchent pas moins les modes les plus nouvelles, et elles se moquent les unes des autres, lorsqu'elles ne sont pas vêtues au goût de leurs amies. Une des premières questions qu'elles posent à un étranger est de savoir s'il est marié ; elles lui demandent ensuite ce qu'il pense des femmes de la colonie et s'il les trouve plus jolies que celles de son pays ; enfin, elles lui demandent s'il ne serait pas disposé à en amener une avec lui en Europe.

Dans un autre endroit La Hontan dit : " Les femmes sont généralement jolies et passionnées pour la toilette."

Parkman cite les sermons et les remontrances des autorités ecclésiastiques du temps, blâmant le luxe des femmes, leur amour de la toilette.

Peut-on dire que les Canadiennes de notre temps ne se reconnaîtront pas un peu dans le portrait que Kalm fait de leurs aieules, et ne peut-on pas leur reprocher encore de s'habiller souvent au-delà de leurs moyens.

Quant aux hommes, on peut résumer ce que Kalm, Bougainville, Charlevoix et plusieurs autres disent d'eux dans les mots suivants : " Ils sont polis, affables, intelligents, généreux, braves, intrépides, mais cherchent les aventures, le plaisir, dépensent tout ce qu'ils gagnent et préfèrent la chasse et la traite des pelleteries à la culture du sol."

Ils reprochent surtout aux jeunes gens, aux fils des seigneurs et des nobles de passer leur temps à courir les bois et à s'amuser, de mener une vie dissipée et de fuir le travail.

Qui dira que nous ne sommes pas les fils de nos pères, que nous n'aimons pas trop, comme eux, le plaisir, les voyages et les aventures, que nous ne dépensons pas trop pour paraître, pour briller et que nous ne préférons pas hélas ! à la vie féconde du laboureur, du colon, des carrières plus agréables, moins pénibles ?

A la campagne comme à la ville, on s'endette pour avoir de beaux chevaux, de belles voitures, de beaux habits, pour mieux paraître que son voisin ou sa voisine.

C'est le luxe qui grève la propriété, dépeuple la campagne et entretient le flot funeste de l'émigration aux Etats-Unis. C'est pour avoir de beaux chevaux, de belles voitures et s'amuser que les fils de nos cultivateurs ruinent leurs familles et se trouvent dans la nécessité d'aller s'enfermer dans les usines américaines. Avec plus d'économie et de sagesse, ils auraient pu acheter des lots de colonisation, les défricher et y fonder de bonnes et fortes familles, mais l'amour du clinquant et du brillant les a séduits et perdus.

Quel malheur pour eux, pour leur pays et leur nationalité !

Pendant longtemps, l'intempérance fut la principale inquiétude de ceux qui s'intéressaient à l'avenir du pays, mais les ravages que le luxe fait maintenant dans toutes les classes de notre société sont devenus leur cauchemar.

Ce que les historiens et les chroniqueurs disent du luxe doit surtout s'appliquer aux gens des villes, et à une certaine période de notre histoire, car après la conquête, jusque vers 1840, ils ne peuvent faire le même reproche au peuple de nos campagnes.

C'est depuis cinquante ans, surtout, que le désir de paraître, de briller a fait tant de progrès et de ravages.

Les théologiens et les sages disent que le mérite d'un homme consiste à connaître ses défauts pour s'en corriger, il en est ainsi d'un peuple, il doit lui aussi, s'il veut devenir fort et grand, se connaître et détruire les mauvaises herbes, les germes de mort qui menacent son existence.

Ceux qui l'aiment et veulent son bonheur et sa gloire doivent lui faire entendre le langage de la vérité et lui enseigner ses devoirs.

Que de terres on pourrait coloniser avec l'argent qu'on sacrifie au luxe et à l'intempérance !

Quel bien feraient des hommes, qui dans les chaires et les journaux, entreprendraient une longue et vigoureuse croisade contre ces deux vices funestes et leur arracheraient l'argent qu'ils coûtent pour l'employer à favoriser la colonisation et l'agriculture.

Rien de plus chrétien, de plus patriotique n'aurait jamais été fait dans le pays.

L.-O. DAVID.



MA PREMIÈRE LETTRE

Hélas ! que nous oublions vite...
J'y songeais hier, en trouvant
Une petite lettre écrite
Lorsque je n'étais qu'un enfant.

Je lus jusqu'à la signature
Sans ressentir le moindre émoi,
Sans reconnaître l'écriture,
Et sans voir qu'elle était de moi.

En vain je voulus la relire,
Me rappeler, faire un effort...
J'ai pu penser cela, l'écrire,
Mais le souvenir en est mort.

O la pauvre naïve lettre,
Ecris encore si gauchement...
Mais j'y songe, c'était peut-être
Ma première, — un événement !

Jadis à ma mère ravie
Je l'ai montrée en triomphant...
Est-il possible qu'on oublie
Sa première lettre d'enfant !

Et puis le temps vient où l'on aime,
Et l'on écrit... et puis un jour,
Un jour on oubliera de même,
Sa première lettre d'amour !

ROSEMONDE GÉRARD.

PRIÈRE DU SOIR

A genoux, mon chéri, c'est l'heure. Sur la ville,
D'où nous vient maintenant une rumeur tranquille,
La nuit descend. Le ciel est étoilé là-bas.
Dans la rue, où le vent, d'un souffle monotone,
Secoue en gémissant les feuilles de l'automne,
Les passants attardés pressent partout le pas.

Vois : toutes les maisons, les persiennes fermées,
Ont de longtemps déjà leurs lampes allumées.
Ecoute : on n'entend plus les enfants babiller.
Au pied de leurs lits blancs, joignant leurs voix bénies,
Leurs front se sont penchés, leurs mains se sont unies.
A genoux, mon enfant, c'est l'heure de prier.

Car dans le ciel, là-haut, au-dessus des étoiles,
Où nous contemplerons face à face et sans voiles,
Chaque jour, le bon Dieu sur son trône d'azur.
Les chérubins avec des mines attendries,
Pour recueillir tes vœux, inclinent, quand tu priés,
Des urnes de porphyre et des vases d'or pur.

Dis au petit Jésus qui te voit et t'écoute,
D'épargner à ton cœur, d'éloigner de ta route
Le blasphème qui tue et le doute hideux.
Dis-lui surtout, dis-lui de consoler ton père,
De soutenir son front quand il se désespère,
Des méchants et du mal de nous garder tous deux.

LOUIS CHOLLET.